

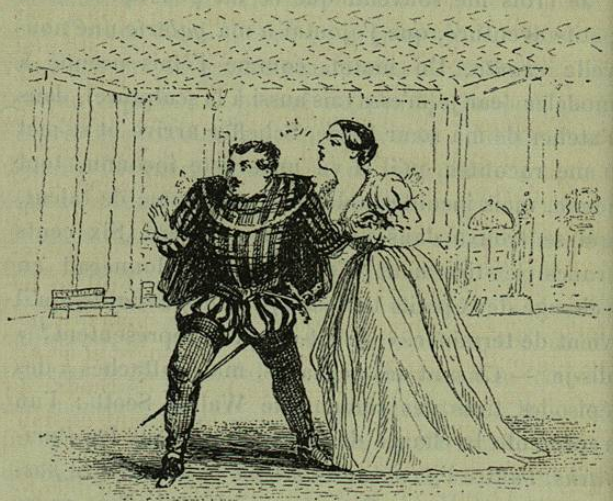
réprimande que je reçus de mon père. Le jury du Salon de 1836 refusa un tableau, le premier, je crois, de Marilhat. Des artistes qui avaient vu l'œuvre du jeune peintre trouvèrent la sentence injuste ; ils murmurèrent, et leurs murmures arrivèrent jusqu'aux journaux. J'eus la curiosité d'aller voir le tableau chez Durand-Ruel. C'était un crépuscule sur Rome, vue à travers de grands pins parasols. Je trouvai le tableau superbe, et poussé un peu, je l'avoue, par l'esprit de protestation, je fus pris d'un vif désir d'en devenir l'acquéreur. Mais je n'avais pas le sou, là était la difficulté. Pour la vaincre, j'entrepris le siège de ma tante Adélaïde, qui aimait les enfants de son frère comme s'ils eussent été les siens, et qui ne résistait guère (les scélérats le savaient) à leurs câlineries. Je réussis, comme je l'avais espéré, et le tableau de Marilhat fut mien ; seulement il se trouva des membres du jury pour s'en plaindre au Roi. Je fus mandé et je fus reçu par un : « Ah ! tu te mêles de faire de l'opposition. J'ai assez de mal avec les artistes ! C'est la liste civile, c'est-à-dire moi, qui leur donne l'hospitalité au Louvre. Je ne peux pas être seul juge, entre ce qui doit et ce qui ne doit pas être admis. Il faut un jury, l'Institut veut bien se charger de cette besogne ; tous ses membres meurent de peur, et c'est moi qui les couvre de ma responsabilité, comme je couvre celle de mes ministres, bien qu'on ait mis le contraire dans la loi, et c'est un de mes fils, c'est toi, qui viens donner l'exemple de l'insurrection ! Je t'en suis fort

obligé !! » On voulut voir mon tableau cependant. Inutile de dire que les grands-parents, l'entourage, le trouvèrent affreux, une *croûte*. Je baissai les oreilles sous cette double réprobation, et fis la tête de chien mouillé, mais je gardai mon opinion et mon Marilhat.

Je crois me souvenir que ce fut peu après cette petite aventure, que j'ajoutai à ma *galerie* une nouvelle *croûte*. Un matin, comme j'étais occupé à modeler (car je m'essayais aussi à la sculpture), dans l'atelier de ma sœur Marie, Scheffer arrive et se met à me raconter qu'il a vu un artiste inconnu, tout jeune, mais incontestablement un homme de talent, qui se trouve dans une affreuse misère. Six cents francs le tireraient d'affaire et il donnerait en échange deux petits tableaux *faisant pendants*, qu'il vient de terminer. « Qu'est-ce qu'ils représentent ? » dis-je. — Ce sont des paysages, mais rattachés à des épisodes tirés des romans de Walter Scott : l'un représente la charge de Claverhouse dans les *Puritains*, l'autre l'*Armée de Charles le Téméraire passant les Alpes*. — Voyons, ajoute Scheffer, en se tournant vers moi, un bon mouvement ! et si vous avez les six cents francs, donnez-les-moi ! » Je les avais par hasard et je les lui donnai. « Comment s'appelle votre protégé ? demandai-je alors. — Théodore Rousseau. » Voyez-vous d'ici ce grand artiste, vendant pour vivre ses tableaux comme *pendants*, c'est-à-dire comme meubles !

En 1836 aussi, le 29 février, j'assistai à la première représentation des *Huguenots*, opéra qui m'enthou-

siasma. Le drame, la musique, la mise en scène, l'interprétation, formaient un ensemble unique, une œuvre d'art incomparable. Comme éloquence lyrique rien n'a jamais, selon moi, surpassé sur la scène le duo



du quatrième acte tel que l'ont créé et chanté, Nourrit et mademoiselle Falcon. Ces deux artistes entraînés par la situation dramatique et musicale, ne se possédaient plus et l'émotion qu'ils ressentaient évidemment était absolument contagieuse. Mademoiselle Falcon avait une manière d'interrompre son chant pour parler le : « Raoul ils te tueront ! » avec un accent où elle mettait tout son être, qui était la passion

même. Oh ! la passion ! C'est la passion dont sont remplies les pages de cet admirable livre, *la Chronique de Charles IX*, de Mérimée, qui a enfanté successivement ces chefs-d'œuvre : *le Pré aux clercs*, *les Huguenots*. Et qu'est-ce que la vie sans la passion ?

Si l'année 1835 est marquée d'une lettre rouge par le crime de Fieschi, 1836 est l'année de l'attentat d'Alibaud. La chronologie du règne de mon père n'est qu'une suite d'innombrables attentats venus à terme ou avortés. Alibaud, comme on sait, tira à bout portant sur le roi avec un fusil-canne qu'il appuya sur le bord de la portière, pendant que la voiture débouchait lentement du guichet des Tuileries, et le manqua ; la bourre seule lui brûlant les favoris. Le courage de mon père ne se démentit pas une minute, non plus que celui de ma mère et de ma tante qui l'accompagnaient. Je les vis descendre de voiture à Neuilly, sans me douter un instant du danger auquel ils venaient d'échapper.

Mais l'heure de reprendre la mer revint bientôt pour moi, et je reçus l'ordre de m'embarquer, comme lieutenant de vaisseau, sur la frégate *l'Iphigénie*, dont mon ancien capitaine, M. de Parseval, avait pris le commandement. Nous fîmes route pour la station du Levant. De cette nouvelle campagne il me reste le souvenir d'un accident de mer bien extraordinaire. Nous étions dans l'Archipel, à la hauteur de l'île d'Andros ; je venais de quitter le quart de huit heures à minuit et j'étais couché, lorsque j'entendis conter

que le brick de vingt canons, *le Ducouédic*, commandant Bruat, qui nous accompagnait, faisait des signaux de détresse. Je remontai bien vite sur le pont ; les feux du brick avaient disparu ; on ne voyait plus rien ; il ventait tempête avec une très grosse mer ; jusqu'au jour nous restâmes dans les plus vives inquiétudes. Enfin aux premières lueurs du matin, nous aperçûmes notre compagnon dématé ; il nous demanda par signal une remorque, chose impraticable en l'état de la mer ; nous ne pûmes que l'escorter dans les efforts qu'il faisait, avec la seule voile qui lui restât, la misaine, pour gagner Syra où il réussit à arriver. Mais la chose extraordinaire, c'est qu'il démata sous l'action contraire d'un violent coup de roulis et d'une forte rafale, juste à minuit, quand l'équipage tout entier était rassemblé sur le pont aux postes d'appel, au moment du changement de quart, et que le grand mât, avec tout son gréement, toutes ses vergues, ainsi que le petit mât de hune, s'abatirent sur le pont sans blesser personne.

A part cet accident, tout l'intérêt de ma nouvelle croisière fut dans son côté pittoresque. La Grèce, avec ses souvenirs des temps mythologiques, poétiques, historiques. et les grandes lignes sévères de ses paysages, me fit une vive impression, mais vite surpassée par la vue de l'Asie, de l'Orient musulman, que la lecture du voyage de Lamartine et les tableaux de Decamps m'avaient donné un ardent désir de connaître. Qu'on juge de ma joie lorsqu'en mettant pied à terre à Smyrne, je vis passer devant moi la repré-

sentation animée du chef-d'œuvre de Decamps, aujourd'hui à Rotterdam : la *Patrouille de Smyrne* ; le même chef de police au grand trot sur son cheval turcoman tout ramassé, entouré de ses estafiers,



véritables bandits, courant autour de lui couverts de splendides haillons et d'armes étincelantes. Ce brave policier, appelé Hadgy-Bey, dont nous fîmes immédiatement « *Quat'Gibets* » devint bien vite notre ami. Je lui fis son portrait ; il n'était que sourires chaque fois que je le rencontrais, et il tolérait toutes

les frasques de nos jeunes aspirants. Ils en firent cependant une assez forte qui excita l'indignation des Osmanlis. Smyrne était à cette époque la ville orientale par excellence, toute en bazars tortueux, en ruelles étroites, enchevêtrées les unes dans les autres, où la circulation, toujours laborieuse, devenait impossible quelquefois pendant des heures, quand de longues files de chameaux, reliés les uns aux autres par des cordes, venaient à s'y engager. Rien d'irritant comme ces obstructions qu'hommes et bêtes semblaient prendre plaisir à prolonger, lorsqu'elles paraissaient ennuyer les Giaours. Que firent nos aspirants ? Réunis en grand nombre, car nous avions alors à Smyrne une forte division navale, ils louèrent des ânes, les attachèrent les uns aux autres par de longues cordes, puis les enfourchant, et affectant, la longue pipe à la bouche, une gravité toute musulmane ils se mirent en marche.

Cette longue farandole qui avait bien un kilomètre de long, circula toute la journée dans les bazars, allant, venant, s'entortillant, interrompant tout trafic, comme sur le passage d'une interminable caravane. Les vrais croyants furent d'abord surpris, mais comprenant qu'on se moquait d'eux, ils devinrent furieux et coururent chercher *Quat'Gibets* qui, renseigné, rit à se tordre, son gros ventre entre les mains. Nos aspirants lui firent une ovation. Nous étions vengés des chameaux et chameliers.

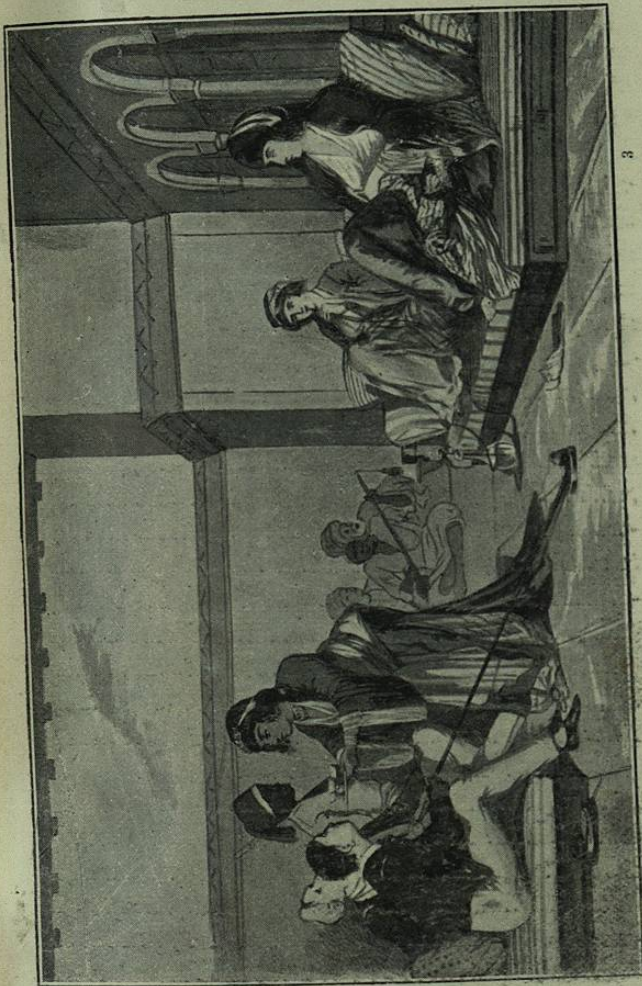
Les environs de Smyrne étaient charmants et le brigandage inconnu ; la civilisation n'avait pas

encore enseigné l'art raffiné qui se pratique aujourd'hui d'enlever les gens avec mise en demeure de se faire racheter ou d'avoir le nez, les oreilles... et finalement le cou coupés. On pouvait aller partout, galoper au loin sur la route de Magnésie, s'arrêter pour prendre le café au bord d'une source fraîche, à l'ombre d'immenses platanes d'où l'on voyait défilier l'Orient tout entier, caravanes de Diarbekir, tribus de Turcomans quasi sauvages, bachibouzouks des quatre coins de l'Asie, tous sujets pour artistes, que je ne cessais de dessiner. Rentrés dans la ville que la brise du golfe, l'*Imbat*, avait rafraîchie, on allait passer la soirée dans la société levantine, arménienne, auprès de grands papas fidèles à leur vieux costume, enveloppés dans leurs castans, et d'aimables jeunes femmes, coiffées de *tacticos*, leurs belles tailles, qu'aucun corset ne tourmentait, entourées d'un costume semi-oriental. Une musique indigène, douce et plaintive, se faisait entendre, et l'on regardait mesdemoiselles Peiser, Athanaso, Fonton, Tricon etc., danser la romaïka. Tout cela, si séduisant alors, n'existe plus aujourd'hui. L'Orient a conservé son soleil, sa couleur, mais l'affreux cosmopolitisme a tout envahi ; le corset est partout, et le corset c'est le vol !

On était jeune, on était gai à l'époque dont je parle, passionné même ; deux lieutenants de vaisseau, mes camarades, eurent un duel plus sérieux que les duels à coups d'épingles, de mode aujourd'hui. Ils se battirent au pistolet, au point du jour, sur cette promenade de la marine où, la veille au soir, ils plaisantaient

au milieu des jeunes femmes. Au moment où les témoins commandaient le feu, le soleil se levait à l'horizon. Son premier rayon étincela sur un bouton de poitrine de l'uniforme de l'un des deux adversaires, et la balle de l'autre, obéissant à une attraction fatale, alla frapper ce bouton et tua raide notre malheureux camarade. Un enseigne enleva une charmante Grecque qu'on trouva cachée dans sa cabine, quand son navire eut pris le large ; et tant d'autres incidents encore !

Après Smyrne, l'*Iphigénie* parcourut l'Archipel, les côtes d'Anatolie, de Caramanie, de Syrie. Tout le temps que ne me prenait pas mon service, j'étais le crayon à la main, avec les modèles les plus charmants ou les plus pittoresques sous les yeux. De Tripoli de Syrie, je grimpai au sommet du Liban, d'où je vis un panorama immense, les ruines de Balbeck, le Désert. Nous fîmes un déjeuner champêtre avec le patriarche du Liban et ses moines, à l'ombre des fameux cèdres. Bruat y eut un duel comique avec un chirurgien de marine de beaucoup d'esprit appelé Gamescasse, qui était de notre bande. Je me souviens d'un mot bien drôle de ce Gamescasse, parlant d'un de ses confrères de médecine réfugié en Bretagne, où il soignait particulièrement l'aristocratie locale ; il l'appelait : *le Vengeur du peuple* ! A Eden, le chef-lieu des Maronites, le vieux cheik Boutrouss-Karam, me reçut avec les plus grands honneurs et je fus à peu près noyé sous les aspersions d'eau de rose dont je déteste l'odeur. En dehors de mon passage, c'était



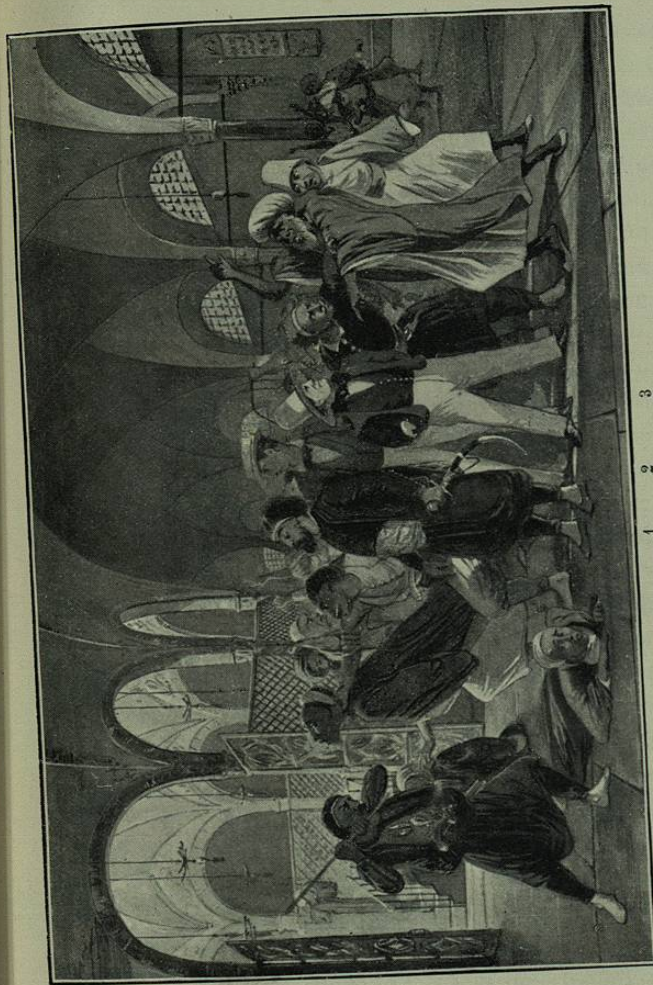
1. Capitaine de vaisseau de Parseval. 2. Prince de Joinville. 3. Gardé Médaouar.  
No 13. — INTERIEUR A BEYROUTH

grande fête à Eden : Boutrouss-Karam mariait sa fille ; toute la nation maronite était accourue en habits de fête. Quels beaux types ! Quels costumes ! Quels turbans ! Je servis de témoin à la mariée, elle et moi devant tous deux garder un bracelet en équilibre sur la tête pendant le temps de la cérémonie. La mariée tremblait, son bracelet tomba. Après la cérémonie, elle me reçut sans voile : c'était une grande belle brune, au costume pittoresque, mais pas une jolie femme.

De Jaffa, je fis le voyage de Jérusalem et parcourus la Terre-Sainte avec une grande émotion troublée seulement par un incident fâcheux. Le jour où je devais me rendre à l'église du Saint-Sépulcre, une grande foule m'y avait précédé et tout aussitôt une querelle, qui dégénéra en bataille, s'éleva entre Grecs, Juifs et Arméniens. Ce fut à grands coups de bâton que la police musulmane me fraya un passage pour pénétrer dans le lieu saint, et, comble de scandale ! au moment où je m'agenouillais plein de recueillement, l'orgue de l'église fit entendre la *Marseillaise*. Un autre incident se produisit pendant ce séjour à Jérusalem. Le gouverneur de la province vint me trouver pour me dire qu'il avait reçu l'ordre de Méhémet-Ali de se mettre à la disposition du fils du Roi des Français et de faire ce qu'il voudrait. Je pris aussitôt la balle au bond et lui répondis que cela se trouvait bien, car j'allais justement lui demander l'autorisation de pénétrer dans la mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement de l'ancien temple de Salo-

mon. Il faut dire que cette belle mosquée, la seconde en sainteté après la Mecque aux yeux des Musulmans, ouverte aujourd'hui à tout le monde, n'avait alors été visitée que par le célèbre voyageur Ali-Bey.

A ma demande le gouverneur Hassan-Bey tira sa barbe et parut vivement contrarié. Après un instant de silence, il prit son parti et me dit : « Venez demain, je vous y mènerai moi-même. » Le lendemain, je fus fidèle au rendez-vous avec Bruat et deux ou trois autres officiers qui faisaient le même voyage que moi. Nous entrâmes dans la mosquée qui est réellement très belle et que nous parcourûmes en entier. Les imans, les softas, prêtres ou étudiants, nous regardaient avec horreur depuis notre entrée, lorsque l'un d'eux entonna tout à coup sur un ton de fausset, une espèce de litanie à laquelle la foule répondit en chœur. Puis cette litanie se changea bientôt en des cris de rage, et précédée d'un vieil iman nègre en robe jaune, qui semblait arrivé au paroxysme de la fureur, cette foule se rua sur nous avec des gestes menaçants. Ça n'était pas très rassurant, mais Hassan-Bey fut à la hauteur de la situation. Il me prit par le bras, me mit derrière lui avec Bruat et ces messieurs groupés à côté de moi, puis il ordonna à une dizaine de Kavas qu'il avait amenés de charger, ce qu'ils firent à grands coups de bâton. Non content de cela, il fit saisir le plus turbulent des softas, le fit jeter à ses pieds et bâtonner sans merci. Les coups de bâton pleuvaient sur ce malheureux avec le bruit d'un tapis que l'on



1. Hassan Bey, gouverneur. 2. Prince de Joinville. 3. M. Bruat, cap. de corvette.  
N° 14. — ÉMEUTE DANS LA MOSQUÉE D'OMAR. — Jérusalem.

bat. Cette ferme attitude en imposa à la foule qui se retira dans le bout de la mosquée en grommelant. « Maintenant sortons, » me dit le bey. Une fois dehors, il nous enferma dans une autre mosquée voisine où il n'y avait personne, en nous priant de l'y attendre. Bientôt nous entendîmes un grand vacarme et des hurlements au dehors. Au bout de quelque temps, Hassan-Bey reparut souriant et nous fit sortir ; la foule disparue était remplacée par un bataillon d'infanterie égyptienne.

Le lendemain de cette échauffourée, sur l'avis du bey, nous quittâmes Jérusalem, avec regret de ma part ; la vue de tous ces lieux illustrés par l'admirable légende de notre religion m'avait fait une impression profonde. Mon imagination avait revu en action jusqu'aux tableaux de la Bible de Royaumont dans laquelle mon enfance avait appris l'Ancien et le Nouveau Testament. Encore au moment de partir, en ouvrant la fenêtre de la chambre où je logeais au couvent latin, je vis exactement devant moi le tableau de cette Bible où David est représenté les mains en l'air d'admiration, découvrant Bethsabée, la femme d'Urie. David, c'était moi, Bethsabée une femme vraiment superbe dans son péplum oriental, assise par terre, sur une terrasse en face. Seulement elle ne peignait pas ses cheveux comme dans la Bible : elle cherchait sa vermine.

Je revins de Jérusalem par la mer Morte, Nazareth, Saint-Jean-d'Acre. Pas loin de Nazareth, comme nous chevauchions de nuit pour éviter la



grande chaleur, nous rencontrâmes une troupe de cavaliers et en tête un personnage en costume égyptien qui se fit annoncer comme Ibrahim-Aga, envoyé par Soliman-Pacha au-devant de moi. Comme j'appelais le drogman pour lui transmettre mes paroles, Ibrahim-Aga me dit d'une voix traînante : « Ce n'est pas la peine, je suis le marquis de Beaufort, capitaine d'état-major. » C'était, en effet, un des très nombreux officiers français, détachés à l'armée égyptienne, alors en cantonnements en Syrie, après les victoires de Homs et de Konieh sur les Turcs. J'avais vu ces troupes partout en Syrie et les avais fort admirées, j'allais maintenant voir à Saint-Jean-d'Acre Soliman-Pacha, c'est-à-dire le colonel français Selves, qui les avait organisées et qui, sous l'énergie et la volonté de fer du fils de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, les avait conduites à la victoire. Je vis un petit homme qu'un long séjour en Egypte avait orientalisé comme apparence, mais qui avait gardé toute la vivacité de l'esprit français.

L'*Iphigénie* rentra en France par Malte où je fis la connaissance de lord Brudenell, célèbre depuis, sous le nom de lord Cardigan, par sa fameuse charge de Balaklava, et du major Rose, homme charmant, devenu plus tard le Sir Hugh Rose de la Crimée, puis le maréchal lord Strathnairn de la grande révolte de l'Inde. A ce moment, le major Rose commandait le 42<sup>e</sup> Ecossais, le fameux « Black Watch », régiment magnifique, surtout alors, où il n'était composé que de vieux soldats, aux formes hercu-

léennes. Il fournit la garde d'honneur qui me reçut au palais des Grands-Maitres lorsque j'allai faire visite au gouverneur, et le salut de cette belle troupe en grande tenue, bonnets à plumes, drapeaux abaissés jusqu'à terre, la musique jouant le *God save the Queen* et les cornemuses résonnant sous les voûtes du palais était un spectacle saisissant.

C'était la première fois que j'entendais les cornemuses des régiments écossais. Je les ai entendues bien souvent depuis et toujours elles me rappellent cet épisode si dramatique de la grande insurrection des armées Indiennes : *Le Secours de Luknow*, de Luknow, capitale du royaume d'Oude où, dans un vaste et solide bâtiment appelé la Résidence, une poignée de soldats anglais s'étaient réfugiés avec les femmes et les enfants échappés aux massacres. Isolés au cœur de l'Inde, assiégés pendant des mois, sans aucune nouvelle du dehors, mourant de faim, décimés par la maladie et le feu de l'ennemi, femmes et soldats ayant perdu tout espoir de secours, ne songeaient plus, avec l'énergie britannique qu'à vendre chèrement leur vie, lorsque tout à coup, au milieu du redoublement de la canonnade et de la fusillade quotidiennes, des cris inusités se font entendre, semblables au *Hurrah!* national. Ces *hurrah!* se rapprochent, mais les Cipayes révoltés les ont souvent imités par dérision ! Quand un nouveau son vient frapper les oreilles des assiégés ! Les cornemuses !! Les cornemuses !! et bientôt on distingue la célèbre marche des régiments écossais :

*The Campbells are coming !* les Campbells arrivent!! C'étaient les renforts ramassés partout : soldats anglais, écossais, marins commandés par le vieux lord Clyde de Balaklava, qui emportaient de vive force les défenses accumulées autour de Luknow par l'armée révoltée, dix fois plus nombreuse, et qui apportaient le secours inespéré de la Mère-Patrie, le salut ! Quel moment !

Je revins à Paris pour apprendre la nouvelle de l'insuccès de la première expédition de Constantine, et le beau rôle que mon frère Nemours avait joué dans cette terrible aventure. Je ne doutais pas que l'on n'allât bientôt prendre de cet échec une éclatante revanche et je me désolais que ma qualité de marin ne me permit pas de demander à être de la partie. En attendant, je pris ma part d'un nouvel attentat dirigé contre mon père, à qui un nommé Meunier tira un coup de pistolet le jour de l'ouverture des Chambres. Un mouvement de la foule déranger le bras de l'assassin, mais la balle entra dans la voiture en cassant la glace de devant, et mes frères et moi fûmes coupés par les éclats de verre. Je me souviens d'un mot de député dit à cette occasion et bien caractéristique. Après la séance royale, comme ces messieurs de la Chambre parlaient de l'attentat, un d'eux dit : « Allons-nous aller féliciter le Roi ? — Certainement. C'est l'usage ! » Peu après un émule de Fieschi inventa une machine perfectionnée qui devait nous faucher tous à coup sûr, à la première occasion, mais il fut découvert

et se tua au moment où l'on venait pour l'arrêter, emportant avec lui le secret de ses complices.

Au milieu d'agitations politiques, d'ambitions ministérielles dont je m'occupais infiniment peu, survint le mariage de mon frère aîné le duc d'Orléans, et les fêtes qui en furent l'occasion : mariage à Fontainebleau, grande fête à l'Hôtel de Ville de Paris, inauguration du musée de Versailles. Le mariage avait été résolu sans que mon frère et la princesse Hélène se fussent jamais vus. Impatient de la connaître et de la saluer avant tous sur la terre de France, mon frère se rendit au-devant d'elle, à Nancy, où elle arrivait accompagnée de sa mère et d'une dame d'honneur. Mon frère se précipite, voit les trois dames et, saisissant la main de sa fiancée, la porte à ses lèvres ! Erreur ! C'était la main de la dame d'honneur ! Ce contretemps d'un instant fut vite oublié et quand le carrosse à huit chevaux de la princesse entra, au bruit du canon et des tambours, dans la cour du Cheval-Blanc, à Fontainebleau, nous descendîmes, le Roi en tête, le grand escalier, comme les seigneurs descendent l'escalier de Chenonceaux au second acte des *Huguenots*. C'était très beau.

L'entrée à Paris, par les Champs-Élysées, l'arrivée aux Tuileries par le jardin, nous à cheval, les princesses dans les carrosses à la grande livrée d'Orléans, au milieu d'un public immense, les femmes en toilettes de printemps éclatantes et par un temps idéal, fut aussi un spectacle ravissant. Il y eut ensuite un très beau bal à l'Hôtel de Ville,

un peu assombri par la prédiction, venue de tous côtés, qu'il serait l'occasion d'un nouvel attentat. Le vieux prince de Talleyrand, presque moribond, demanda à mon frère aîné de venir le voir pour ajouter sa prophétie à toutes les autres. Se dressant sur son séant, le visage portant les signes de la mort prochaine : « Ce ne sera ni le couteau ni le pistolet, lui dit-il, mais une pluie de pavés lancés des toits, qui vous écrasera tous !! » Bien obligés de la prédiction ; nous fûmes heureux de ne pas la voir se réaliser. Il n'y eut rien, ni dans la rue, ni au bal où nous fûmes entourés d'une armée d'invités choisis et dont on nous ramena à fond de train sous l'escorte d'escadrons de cuirassiers étincelants à la lueur des torches. Mais le bouquet des fêtes fut l'inauguration du musée de Versailles, de ce musée créé par mon Père et voué par lui : *A toutes les Gloires de la France*. D'autres que lui ont donné une triste ironie à cette inscription.

Toutes les révolutions se payent !

Le jour de cette inauguration, le Roi donna, dans les galeries du palais, un dîner de douze cents couverts. Chacun de nous fut chargé de présider une table, tâche que j'aurais trouvée fort ennuyeuse, si je n'avais eu, parmi mes convives des hommes de beaucoup d'esprit, dont la conversation m'amusa fort : Alphonse Karr, Léon Gozlan, Nestor Roqueplan, etc. Après le dîner, il y eut spectacle avec le *Misanthrope*, joué pour la première fois en costumes de l'époque de Louis XIV, par Perrier, Provost, Sam-

son, Firmin, Menjaud, Monrose, Regnier ; mesdames Mars, Plessy, Mante ; puis un acte de *Robert le Diable* avec Duprez, Levasseur, mademoiselle Falcon, et le ballet. Après la représentation, promenade dans les galeries illuminées. Je m'attribue, dans cette soirée, deux initiatives ; la première fut de tourmenter tellement le Roi et les ministres après l'acte de *Robert le Diable*, que Meyerbeer, que j'allai chercher, fut nommé séance tenante officier de la Légion d'honneur, distinction devenue banale aujourd'hui, mais exceptionnelle alors. La seconde fut de demander au Roi également de vouloir bien autoriser les artistes ayant pris part à la représentation à se joindre aux invités pendant la promenade aux flambeaux dans les galeries, autorisation que j'allai porter moi-même et que j'étendis naturellement au corps de ballet. Quand on vit toutes ces demoiselles en tenue de ville, beaucoup d'entre elles un carton à la main, circuler au milieu de la gent chamarrée, beaucoup de nobles dames prirent des airs dédaigneux, mais le mélange était charmant.